

Turbulences, contrôle et régulation sociale.

Les logiques des acteurs dans les quartiers populaires

M. Boucher.

L'Harmattan, 2003, 616 pages.



Ce travail « propose de sortir d'une représentation fantasmatique des quartiers populaires en allant réellement voir ce qui se joue à l'intérieur de ceux-ci. Dans un contexte de décentralisation, de politique de la ville, de lutte contre le sentiment d'insécurité, de peurs des turbulences, de la violence et des

quartiers populaires, nous nous intéressons au processus de recomposition de la régulation sociale sur des sites où s'appliquent des procédures d'intervention publique. Nous étudions les modes d'intervention actuels des acteurs de socialisation du risque et plus globalement de l'ensemble des acteurs sociaux *institués* et *émergents* agissant à travers une pluralité de logiques au sein de la politique de la ville et de la politique de sécurité. »

Voilà qui ne peut qu'intéresser tout acteur dont le champ d'action est la ville et, dans la ville, les quartiers dits populaires et, dans ces quartiers, les catégories de population perçues comme « dangereuses ». Le mérite du livre est d'aider tout acteur à sortir des représentations forgées le nez dans le guidon, toujours susceptibles de présenter l'inédit comme anémique, dès lors que les mécanismes de régulation classiques sont devenus inopérants. Or, il faut désormais penser et agir avec la « nouvelle question sociale » : dans une « société du risque » et avec les acteurs de la « socialisation du risque » dans leur diversité et la complémentarité (solidaire

et/ou concurrente) de leurs logiques et modes d'intervention. Car c'est cette diversité même qui favorise la recomposition de la régulation sociale.

Sociologue (membre du CADIS/EHESS) et chercheur-formateur à l'I.D.S. (Institut du Développement Social à Canteleu), M. Boucher a mené ici un travail ethnographique approfondi au cœur de deux sites de l'agglomération rouennaise (Canteleu et les Hauts-de-Rouen). Il y a dégagé les logiques d'action des intervenants sociaux (de l'Etat et de la Ville, des organisations laïques et confessionnelles et des systèmes politico-institutionnels locaux). A partir de là, il s'est intéressé à « l'hybridation de la régulation sociale », en identifiant son « visage », son renouvellement aussi bien que sa « vulnérabilité » et son « instabilité ».

Un livre qui risque de rebuter sans doute par sa taille (plus de 600 pages, c'est son défaut) mais qui vaut le détour ■

Abdellatif Chaouite

De tout petits liens

François Laplantine

Essai, Mille et une nuits, 2003. 414 pages.



Ce livre nous invite à quitter les grands axes pour fouiner dans les bas-côtés des chemins de traverse, il nous presse à regarder là où la paresse nous fait détourner des choses qui font sens et lien, passage, minuscules transitions où les liaisons ténues échappent aux concepts statufiés, et à la plénitude des symboles.

Ce sont ces imperceptibles interactions qui tissent des liaisons discrètes (infra-liaisons), informelles et incertaines. Ainsi du métissage qui est loin d'être empilement des altérités mais une alchimie de « petites liaisons et d'infimes graduations » (p.11), incessantes (« l'arbre n'est pas vert, il verdit »). Il ne s'agit pas de liaisons nécessaires et irréfutables dont procède par forclusion la logique de la preuve, ni de recherche d'un sens caché propre au souci de la révélation dévoilante, il s'agit d'introduire le désordre dans le grand édifice des comportements que chante la positivité régnante et l'idéologie de l'(im)médiat. S'intéresser aux sujets laissés- pour-compte de la Connaissance, c'est soulever le scandale (l'obstacle), qui perturbe le long fleuve tranquille de la doxa où tout est stable, continu et régulier, c'est « avancer à contre-courant de l'adhésion et de l'adhérence au plein et au plus, sans pour autant leur opposer le pas et le rien », « chercher à dire mais d'abord à ressentir le peu, le presque, le précaire, le passager, bref les perceptions de ces infimes variations de la durée qui nous permettent de nous maintenir encore en vie » (p.38).

Cette expérience de l'oblique, des confins, des bords mouvants, des guets chancelants, du tremblé et de l'éphémère, sonne la perte de l'arrogante certitude du Vrai, de l'écrin, du beau, du cadré, de l'ineffable, de l'excentrique, de l'extravagant, de l'ostentatoire, de l'éclat, du célébré, de l'emphati-

que, de la bête érection, du monumental, du frontal, du total, de l'Un, du Tout, bref, de tout ce qui est facticement grand et grandiloquent. La béance est au coeur de ces monumentalités sans coeur.

L'auteur se livre ici à une véritable microsocioanalyse du peut-être, du peu et du presque rien, du *peutit* rien qui fait lien, de tous ces objets boudés par le savoir bien assis et la raison *résonnante* et entêtée. Mais « pour mettre en question le caractère vaniteux et dérisoire du grand il ne suffit pas de s'installer dans le petit qui deviendrait un nouvel absolu (p.31), « le petit n'échappe pas toujours à la médiocrité, voir à l'insipidité » (p.32) Donc, ni séquoia ni bonzaï. Du reste, la monumentalité peut se révéler dans une miniature, et inversement, et « tenter d'exprimer d'une manière concise l'intensité de toutes petites sensations et de minuscules liaisons laissées pour compte par les discours de grande amplitude n'est pas de satisfaire de « menus plaisirs » ni trouver quelque attrait aux nains de jardins. S'il s'agit d'affaiblir les sons forts, d'atténuer les lumières aveuglantes, d'abandonner le faste et la luxuriance, ce n'est pas pour préconiser la figure du mendiant, du moine ou du satori » (p.33).

Le lien (lie-Un) est diffraction, il s'émancipe du Un non pour s'adjoindre ou se disjoindre mais pour (re)joindre. Sel de la vie, le petit lien *sème* dans le tressaillement et non dans la saillie. D'où l'intranquillité et le caractère instable de ces murmures de la vie, de ces chuchotements que l'ésbroufe du cri peine à couvrir, de « l'infime variation des gestes, des flexions de la langues, des courbures de la pensée et des sentiments » (p.48), du petit turbulent, chahutant l'arrogance du grandiose. Le sens du *peutit* lien tient du clair-obscur, de l'aube, naissance toujours renouvelée, du partant jamais arrivé, toujours en devenir, en advenir. Si le Grand, l'imposant, ne fait pas dans la dentelle, l'esthétique du *peutit* lien, elle, tisse la « dentelle des nuances ».

Ce livre enchante aussi par sa langue qui fait corps avec son sujet. Fête de jeu de mots où les liens entre

les mots se forgent dans la proximité sémantique et prosodique. La sinuosité phrastique est elle-même une expérience de lien dans l'écriture même. Du reste, la langue devait être au rendez-vous vu la qualité des oeuvres convoquées pour les besoins de l'analyse (la littérature, le cinéma, les arts plastiques, le théâtre...).

Au terme de cette lecture, on ne peut s'empêcher de la résumer en espérant ne pas trahir la pensée du lien développé par l'auteur, en disant que 1+1 ne font pas 2 mais 1,5. D'aucuns s'interrogeront pour savoir qui des deux 1 est altéré en perdant sa moitié, comment un plus fabrique du moins, ou sur le caractère illogique du résultat. Et si tout était dans ce bout de lien qu'est la virgule ? Dans son déplacement qui multiplie ou divise, crée donc de l'inédit à chaque fois ? N'est-ce pas là le secret du lien, cette chose inédite « qui ne se laisse pas résorber dans la conjonction totalisante sans pour autant éclater dans une disjonction radicale » (p.209) ?



Achour Ouamara



Jean-Jacques Wittezaele
L'Homme relationnel,
Seuil, 2003, 261p.

Le projet de cet ouvrage est de montrer la cohérence et l'originalité du courant "systémique" et des travaux de l'écolle de Palo Alto. Refusant le dualisme qui sépare l'esprit de la matière, et l'individu de son environnement, il est question ici de l'homme relationnel.

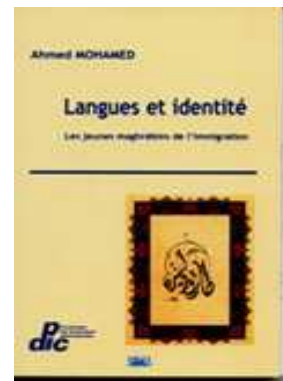


Remi Lenoir
Généalogie de la morale familiale
Seuil, coll. Liber, 2003, 587p.

Le familialisme semble avoir vécu, mais notre "cellule de base" reste l'objet de toutes les attentions. Nous voilà, grâce à cet ouvrage, dotés maintenant d'un outil d'évaluation des enjeux que représentent les évolutions et les réformes de la famille.

Ahmed Mohamed,
Langues et identité, Les jeunes maghrébins de l'immigration,
Sides éditions, 2003.

Qu'est-ce qu'une "langue maternelle" ? Pour un jeune pris entre les systèmes de valeurs contradictoires de la famille et de l'école, quels sont les enjeux: "qui suis-je" et quelles perspectives ? L'auteur tente d'y répondre en partant des expériences de terrain.

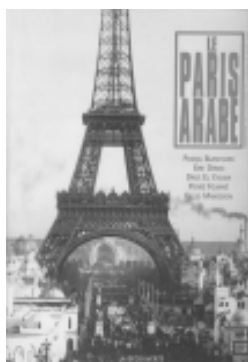


Le Paris arabe,

P. Blanchard, E. Deroo, D. El Yazami,

P. Fournier, G. Manceron

La Découverte, 2003, 248 pages



Pari gagné pour ce *Paris arabe* qui nous invite à la redécouverte de la capitale « terre d'accueil » des Turcs, Maures, Orientaux, Kabyles... "Arabes", qui, dès le 19^{ème} siècle ont transformé Paris en capitale arabe. Cet ouvrage est une réponse efficace à l'appel urgent des nouvelles générations de ces populations d'immigrés

confrontées à l'oubli. Elles pourront ainsi feuilleter un véritable « album de famille » où les images — photos, affiches, gravures - mêlées à des analyses aussi concises que précises - nous révèlent une transformation des mentalités qui s'enracinent et évoluent dans un métissage profondément ancré dans le tissu urbain, de Barbès à Belleville.

Des milliers de documents exhumés et inédits, grâce à une recherche méticuleuse dans les archives, reconstituent le récit fragmentaire — fait de strates successives entre imaginaire et réalité — de cette « histoire commune ».

Paris est en premier lieu un foyer pour les intellectuels et journalistes arabes qui fuient la politique du Sultan et du Khédivé. En majorité égyptiens, cette population pensante (tel que Khalil Ghaneau, p.48) trouve dans la capitale un espace de liberté, de rencontre qui aboutit à des débats politiques et culturels, comme l'illustre parfaitement la photo d'une reprographie publiée dans « le petit journal » datant du 10 avril 1905, qui met en scène une audience solennelle du Sultan du Maroc. Ces intellectuels, comme Mohamed Abdouh (auteur du *lieu indissoluble*), font de Paris un lieu de la contestation, et donnent naissance à une pensée nouvelle. Si Paris accueille, elle expose également son regard de ces « foules grouillantes » qui peuplent désormais la capitale. Les nombreuses photographies des expositions universelles (pp. 52-53) : tel que le photomontage d'un officier spahi en habits tradi-

tionnels qui, brandissant sa lance, s'apprête à transpercer un écolier parisien apeuré (exposition universelle 1900), révèle par son aspect « tragico-comique » une perception dualiste de l' « Arabe ». L'Occidental est à la fois attiré et terrifié par le « fier chevalier arabe » qu'il enferme dans une vision stéréotypée. On évolue donc dans un paradoxe permanent entre admiration et rejet.

De ce paradoxe découle une empreinte timide de l'influence du monde arabe sur l'esthétique architecturale occidentale, mais néanmoins existante. En témoignent les intérieurs bourgeois de style hispano-mauresque, les boiseries, les décors de stuc qui envahissent les salons de l'époque mais demeurent exclus des façades.

Si l'Afrique n'intègre que partiellement le patrimoine français, c'est parce qu'elle reste mystérieuse et énigmatique au regard de l'Occident. De « Murs du Sahara algérien » illustrées par des danses de jeunes Mauresques, à la « fête au harem », en passant par le « Défilé des Maures », les photographies figent les représentations de ces populations pacifiées, transportées, exhibées, domestiquées, représentées comme « en marche » vers le progrès au sein de la Plus Grande France.

Ces populations venues d'Afrique du Nord, du Moyen-Orient, des confins sahariens (représentés comme « Maures ») et d'Afrique noire, feront l'objet, de part l'incompréhension qu'elles génèrent, d'un stéréotype de l' « Arabe » stigmatisé par la crainte et la répulsion, comme le montre les pions d'un jeu de société à découper (p.68) qui oppose des soldats de Bugeaud (aux visages sympathiques) à ceux d'Abdel-Kader (aux dents menaçantes et aux lèvres épaisses). (voir typologie des races, pp.68-69).

La multitude des registres dont est fait le *Paris arabe* reflète les fragments d'une mémoire réfractée entre colonisation et immigration. Le Paris d'aujourd'hui, héritier de cette mémoire, en est tatoué même si ceux qui sont issus de ces immigrations "sont les objets d'un regard spécifique encore dominé par les stéréotypes coloniaux... Pour l'heure, on se satisfait de les voir se fondre dans les banlieues". ■

Asma El Melhaoui